

Premiers romans

La Version,
de Debora Levyh,
Allia,
128 pages, 12 euros



TRÈS franchement, je ne crois pas qu'on puisse parler d'un monde dans la langue d'un autre monde. Je ne veux pas dire que ce ne serait pas souhaitable, simplement que ce n'est peut-être pas possible. À moins de recourir à des artifices. Sauf que tout ça prend du temps, tout ça demande de l'énergie, et je ne crois pas qu'on en ait tant que ça. Parce qu'autant le dire clairement: je ne la parle pas leur langue, je ne l'ai jamais parlée. Avec le temps, j'ai fini par la comprendre. Mais ça s'arrête là. J'y ai passé une très longue période. Difficile de préciser, il n'y avait rien là-bas qui res-

semble à ce qu'on appelle ici «saisons». La clarté était invariable, les thermomètres n'indiquaient jamais moins de vingt-huit et jamais plus de trente-deux degrés, la pluie tombait en quantité constante, à intervalles réguliers. Et il est clair que cette immuabilité annulait le temps.

C'est pourquoi j'ai du mal à dire exactement combien de jours, combien d'années. Ce qui a de toute façon peu d'importance. En tout cas pour eux, ça n'en avait aucune. Je dis «eux», mais je pourrais dire «elles», peu importe.

C'est dans un petit café étonnamment calme près de la gare du Nord, avant de reprendre le train pour Bruxelles, que Debora Levyh parle de *la Version*. «C'est le premier texte de fiction long que j'écris, confie-t-elle. Dans une autre vie j'étais architecte.» Écrire s'articule avec sa pratique de l'architecture. Elle était «impliquée dans le monde culturel de l'architecture» et écrivait quelques articles, des textes courts publiés dans des catalogues d'exposition ou dans des revues d'architecture. Mais, déjà, de la fiction. Juste après avoir obtenu son diplôme, elle reçoit une commande, avec un ami. «On nous avait commandé un texte de critique architecturale. Et plutôt qu'un essai, on avait écrit une fiction qui se passait dans le bâtiment en question.» *La Version*, cependant, est le premier texte qu'elle situe «dans un autre cadre, la littérature».

Sur ce qui l'a conduite à une écriture tournée vers la littérature, Debora Levyh a cette formule simple: «Ça s'est fait, en fait.» Comme une évidence. «Ça s'est fait, il n'y a pas eu de décision a priori. Il y a eu des premiers gestes d'écriture.» Des premiers gestes qui consistent à imaginer, dans sa vie quotidienne, des gestes ou des actions qui lui semblaient intéressants à décrire. On retrouve dans le roman, indique-t-elle, un passage où la communauté qu'elle décrit «performe des gestes». Un être s'attache à un autre et enregistre ses gestes, les note comme un chorégraphe les mouvements d'un danseur. Et ces actions font partie du patrimoine de la communauté, la constituent, comme une «coutume».

L'idée de décrire un peuple, une communauté, émerge peu à peu. «Il y a eu plusieurs intuitions et envies parallèles qui se sont rencontrées, qui

ont fait ce texte. Mais je n'avais pas une idée claire quand j'ai commencé.» Elle a une intention, faire un livre, un texte long, une fiction. Un roman «dans le sens où il y aurait un début et une fin». Le processus est long, un peu plus de trois ans, mais elle n'écrit pas en continu et pas seulement à cause de ses autres activités. «De toute façon, je ne peux pas me "mettre à écrire".» L'écriture, ça se passe beaucoup dans sa tête. Elle prend des notes dans son carnet ou dans son téléphone. «Et puis quand j'ai assez de notes, quand j'ai une urgence, j'écris, ça dure assez peu de temps, en fait. Ça part vite, l'énergie, et puis après, ça se referme et alors j'attends qu'un autre moment se présente.»

Le dispositif, la forme mise en place commencent à fonctionner tout seuls. «Plein de choses de ma vie que je voyais, que je pensais, que je ressentais, rentraient dedans et étaient comme absorbées par le texte. C'était un peu infini.» Elle se dit qu'elle pourrait écrire quinze ans. Mais le volume même des fragments – des centaines, elle n'a pas compté – qu'il faut ordonner

impose une certaine inertie. Ils sont imprimés, étalés sur le sol de son appartement. Plusieurs montages sont essayés, jusqu'à ce qu'une forme stable se dégage. Des groupements par thème, style, ou autres font apparaître ce qui deviendra ce premier roman.

UN MONDE SEMBLABLE AUX RÊVES

La Version se présente comme un récit, témoignage d'une «voix». Debora Levyh emploie le terme de narratrice, ne donne aucune marque de genre. La voix décrit les êtres qui forment une communauté, parfois très différenciée, parfois parlant ou agissant comme un seul individu, dont elle essaie de cerner l'étrangeté, butant sur les limites du langage, d'où le double sens de *la Version*. Rien d'un récit de voyage. On pense aux univers lacunaires et inquiétants de Kafka ou de Volodine. Elle reconnaît volontiers sa dette, qu'elle inscrit d'ailleurs dans le livre. Quoi qu'il en soit, le résultat emporte le lecteur d'étonnement en étonnement, dans un monde semblable aux rêves. On se prend à imaginer que ce que pourrait être le nôtre décrit par un être venu d'ailleurs.

Debora Levyh retourne en Belgique, où elle va entreprendre des installations audio et vidéo dans des écoles et centres d'art. D'autres versions de *la Version* ? ■

ALAIN NICOLAS

L'écriture comme énergie du geste

Venue de l'architecture, **Debora Levyh**, à partir de centaines de fragments écrits pendant trois ans, fait naître une communauté étrange qu'une voix tente de décrire.



AVOÛRE DUCHÂTELET